Émotions et passions dans le Journal d'Héroard *

par Yves PELICIER **

Grâce à l'édition du Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII, par Madame Madeleine Foisil, nous possédons 2 674 pages de texte couvrant les années 1601 à 1628, et susceptibles de multiples lectures dont les unes concernant le personnage même de Louis XIII et son entourage et les autres l'histoire de l'enfance en général.

Héroard apporte le premier exemple de ce que l'observation bien faite peut fournir de renseignements sur la croissance physique et mentale. Bien avant Gesell, Wallon, Piaget, il décrit le premier sourire à deux mois, le mouvement intentionnel des mains à six mois, la marche avec soutien à douze mois, la crise d'opposition à trois ans. A l'opposé de Rabelais et de Montaigne, il n'y a pas, dans le Journal, d'a priori théorique, la méthode étant réservée au texte de l'Institution du Prince.

Héroard est lui-même un humaniste ; il a connu Ronsart à la Cour de *Charles IX* et de *Henri II*. Il est l'ami de Nicolas Peiresc, l'érudit provençal, en correspondance avec tous les savants de son temps.

Si donc le texte de Héroard peut apparaître sec, ce n'est pas par manque d'idées ou de capacité réflexive. Il adopte la sobriété et la précision qui conviennent à un journal d'hygiène.

Il sait noter les progrès intellectuels, garde et annote les dessins du dauphin, relève et transcrit phonétiquement les phrases intéressantes. Le Journal est précieux pour les nutritionnistes, pour l'étude du jeu, etc.

Nous avons choisi d'explorer ici ce que le Journal nous indique concernant l'affectivité et la sexualité du dauphin, dans la mesure où ces renseignements peuvent éclairer la personnalité du roi Louis XIII.

Le tempérament coléreux

Le Journal comporte de très nombreuses références aux manifestations coléreuses. Dans l'institution du Prince, Héroard parle à son propos de "complexion sanguine". Il

---

* Communication présentée à la séance du 26 janvier 1991 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Hôpital Necker, Service de psychiatrie adulte et psychologie médicale, 149 rue de Sèvres, 75743 Paris Cedex 15.

s'agit donc avant tout d'une notation médicale hippocratique, sans jugement moral. C'est de la même façon que le médecin rapporte succinctement les crises traitées comme des symptômes. Parfois, la description est plus fournie quand il s'agit de "colère extrême", de "crise de furie". Nous voyons l'enfant agité, criant, pleurant, "crevant de colère", "enflé de colère". Ce sont en général des colères rouges. Descartes écrit à ce sujet (*Passions de l'âme*, article 200) qu'elles sont moins à craindre que les colères de ceux qui pâlissent : "...lorsqu'on ne veut ou on ne peut se venger autrement que de mine et de parole, on emploie toute sa chaleur et toute sa force dès le commencement qu'on est ému..." En fait, l'article 201 considère que des deux colères, "l'une qui est prompte et se manifeste fort à l'extérieur... a peu d'effet et peut facilement être apaisée".

Héroard ne méconnaît pas l'agressivité et la violence dont est capable le dauphin. Elle s'exerce souvent contre Madame de Monglat, sa gouvernante dont la volonté éducative est source de conflits quand elle résiste aux caprices. Il est clair que le médecin sait que les rois doivent apprendre à obéir. Il ne critique jamais les protagonistes de ces petites scènes mais note strictement les faits. Après tout, la colère n'a pas forcément mauvaise presse. Cureau de la Chambre, dans *Les caractères des passions* (1661) consacre le second volume à l'analyse des passions courageuses, c'est-à-dire la hardiesse, la colère et la constance. De la hardiesse, il nous dit que c'est "elle qui inspire à la vertu cette noble ardeur qui lui fait entreprendre les choses les plus hautes et les plus difficiles..." (Chapitre I). Or, pour Cureau de la Chambre, la colère est le mélange de la hardiesse et de la douleur, passion négative, pourrait-on dire, mais dont le mouvement original n'est pas sans valeur. D'autant que si les colères du dauphin jusque vers l'âge de cinq ans sont en rapport avec des causes anodines, elles se manifestent ensuite pour des raisons beaucoup plus significatives. Héroard note ainsi dans la journée du 1er février 1607 : "Il était naturellement et de son inclination observateur des respects qu'on lui devait" et encore "se fâche contre Mlle Piolant pour ce que Madame avait commencé à manger premier que lui" (1166). Il est jaloux, nous avertit à plusieurs reprises le médecin. Ainsi, la première remarque du 1er février est en rapport avec l'apparition d'Alexandre, chevalier de Vendôme, bâtard de Gabrielle d'Estrée, son aîné de trois ans.

Ce qui laisse à penser que le dauphin, déjà roi de la petite cour enfantine de Saint-Germain, n'échappait pas à ce que l'on a appelé plus tard la rivalité fraternelle. N'oublions pas non plus quand on étudie les réactions de prestance du dauphin, qu'il était bègue.

Or, en face de ces difficultés, quel est le comportement des adultes ? Le dauphin ne manque pas d'amour : la nourrice, "doudoune" et Héroard aiment l'enfant et en sont aimés. Les parents sont, en général, absents. Quand Henri IV est présent à Saint-Germain, il joue avec son fils mais il n'est pas patient. Or, le petit peut être désagréable. Par exemple (scène du 23 octobre 1604), il refuse d'ôter son chapeau devant son père qui, exaspéré, "le prend par les poignets et le soulève en l'air comme étendant ses petits bras en croix". Cette grande colère sera dérivée sur Mme de Monglat qu'il "égratigne, frappe au visage". Elle fouette, il la défie. On lui dit qu'il faut obéir à papa et il répond : "je tuerai tout le monde, je tuerai Dieu" (p. 533). Mais le dauphin capable de révolte n'est pas un enfant révolté. Il est, par contre, capable d'entêtement. Il est suivant un mot qu'il emploie lui-même, autant qu'on l'utilise à son égard "opiniâtre", ce qui n'est pas à l'époque une qualité ! On maniera largement le fouet. C'est l'ordre du Roi. L'enfant a peur de son père et finit par obéir à la seule évocation de son nom. Mais il l'aime pro-

fondément aussi et, sans doute, souffre quelque peu de ne pas voir plus souvent ce père lointain et tout puissant, premier modèle de la dévotion qui sera ensuite toute religieuse chez l'adulte.

Marie de Médicis ne participe pas directement à l'éducation de son fils. Comme cela est fréquent dans l'aristocratie, elle délègue, sans pour autant se désintéresser car elle interroge souvent l'entourage de ses enfants et soutient fermement Héroard dont elle apprécie le dévouement et la compétence. La véritable image maternelle est fournie par la gouvernante, Madame de Monglat, "maman ga". C'est elle qui exerce l'autorité éducative et apporte ainsi une sécurité affective plus qu'une tendresse. Après tout, elle a "puissance de fouetter" et ne s'en fait pas faute. C'est avec la nourrice Joron, Dame du Boque, "doudoune", qu'ont lieu les câlineries.

On pourrait parler, à cet égard, d'une fonction maternelle éclatée avec tout le risque que cela comporte : Madame de Monglat est presque toujours "la mauvaise mère", corrective et répressive. Elle est dans ce rôle, dissociée des aspects fusionnels de l'image maternelle plus acceptables par l'enfant. Est-ce là une des raisons de la difficulté que Louis XIII aura à s'accorder avec la femme ?

La sexualité

Nous sommes bien renseignés sur la sexualité du dauphin qui, dans le Journal, est mentionnée au côté d'autres informations concernant la qualité des excréments, l'alimentation, le jeu ou les manifestations caractérielles : ici, nulle pudibonderie et en fait nulle pudeur. L'enfant royal est traité comme n'importe quel enfant de son temps. Il exhibe son pénis, joue avec. Les adultes qui l'entourent l'y incitent. Ils touchent Guillery (c'est le nom du chant du moineau) et l'embrassent. Quand il urine, le dauphin ne se prive pas d'arroser la personne qui tient le pot. Il attouche lui-même les petites filles de son entourage et mime l'acte sexuel dont on ne se fait pas faute d'évoquer devant lui les gestes, en particulier à propos de l'infante. En date du 2 avril 1605 (tome 1, 633), Héroard, lui-même, le puritain écrit : "couché sur le giron de sa nourrice, je me joue à lui disant "je prendrai guillery". Dauphin : "et je gage quand vous la prendriez, qu'elle tient". J'y mets la main. Dauphin : "Fss", fait semblant de me mouiller : "c'est la petite fontaine et je gage qu'elle vous a mouillé".

Le médecin n'a pas la moindre intention de braver l'honnêteté en racontant cette scène. Le dauphin, âgé de cinq ans, fait allusion à la taille du sexe de son père. Il est en train de jouer sur le tapis et dit soudain "celle de papa est bien plus longue que la mienne, elle est aussi longue que cela", montrant la moitié de son bras" (26 juin 1606, tome 1, 991). On ne se gêne guère avec lui comme en témoigne cette autre histoire rapportée par Héroard, à la date du 15 mai 1606 (Tome 1, 951) : "se joue en sa chambre. Arrive une femme revendeuse à Paris, nommée à ce qu'elle me dit Opportune Julienne. Elle se prend à danser devant, à découvrir ses cuisses bien haut, maintenant l'une et puis l'autre. Il regardait tout cela avec un extrême plaisir auquel il se laisse transporter et court après cette femme pour lui soulever la cotte" et Héroard note en marge "pour son naturel, aimera le plaisir". Hélas, Anne attirera Louis XIII beaucoup moins que Julienne.

Mais si le pénis et la miction sont investis de façon ludique, il n'en est pas de même pour les excréments. On administre constamment au dauphin des suppositoires et des lavements qui lui créent une véritable anxiété. Il en rêve, il en a peur. Il craint de défé-

quer dans son lit. Pris d'un besoin pressant à l'âge de sept ans, il refuse de se servir de la chaise percée du roi son père et se souille avant de regagner ses appartements.

Dans *The History of Childhood* édité par Lloyd de Mause (1974), Elizabeth Wirth Marwick, s'étonnant de l'attention exagérée portée par Héroard au développement phallique du dauphin en donne néanmoins la bonne explication : "A further peculiarity of Louis'case derived from his unique position as the first legitimate heir in a new dinasty. This made his procreative potential a crucial issue to all who were associated with Bourbon rule". Ajoutons que, Héroard ayant servi les rois Charles IX et Henri III et vécu le changement de dynastie, sait l'importance de la procréation royale. Madame Wirth Marwick évoque, à cet égard, un véritable entraînement (training) du dauphin. Selon elle, Héroard est fier de la qualité des érections de l'enfant et elle n'est pas loin de le considérer comme un obsédé. Il parait plus juste de considérer qu'il s'agissait d'un domaine qui était de la responsabilité du médecin et à propos duquel Henri IV et la reine lui demandaient sans doute des comptes.

Or, ce qui rend le problème médicalement intéressant est le changement qui se produit chez l'adolescent puis chez l'adulte dont Voltaire qui ne l'aimait guère dira *'(Essai sur les mœurs et l'esprit des nations)* qu'il est "un homme faible, scrupuleux et peu voluptueux". Voltaire reconnait pourtant : "...Le roi s'attachait quelque fois à des femmes ; il aimait Mademoiselle de La Fayette, fille d'honneur de la reine..." Mais il s'agit d'amitié plus que d'amour charnel. Saint-Simon qui, lui, a de l'admiration pour Louis XIII, raconte la scène survenue entre son père et le roi, à propos de Mademoiselle de Hautefort. Le père de Saint-Simon, homme jeune et impétueux croyait que Louis XIII ne se décidait pas à se déclarer par timidité et il lui en fit l'observation. Le roi se fâcha et expliqua : "il est vrai que je suis amoureux d'elle, que je le sens, que je la cherche, que je parle d'elle volontiers et que j'y pense encore d'avantage ; il est vrai que tout cela se fait en moi malgré moi, parce que je suis homme et que j'ai cette faiblesse ; mais plus ma qualité de roi me peut donner plus de facilité à me satisfaire.plus je dois être en garde contre le péché et le scandale..." (*Mémoires*, tome 1, 63). Sans doute, faut-il lire, dans ces lignes le commencement d'une explication sur le comportement sexuel de Louis XIII. Mais d'autres facteurs que moraux ou religieux devaient entrer en jeu, ne serait-ce que pour expliquer son attitude à l'égard de sa propre épouse. Un examen attentif de l'histoire de son enfance et de son adolescence pourra apporter quelques éclaircissements sur une personnalité beaucoup plus complexe qu'il ne parait.

Un roi mélancolique

Louis XIII n'est pas Hamlet. Bon chasseur, bon danseur, il n'a pas la joie de vivre de son père Henri IV ni le charisme de Louis XIV. En général, la postérité n'a pas toujours été très juste avec lui.

Voltaire *(Essai sur les Mœurs)* le dépeint "faible, malade, nullement instruit, incapable de travail, ne pouvant se passer d'un premier ministre". Saint-Simon, très favorable au contraire, confirme pourtant : "Louis XIII, ...tenu en esclavage par la reine sa mère et ses favoris jusqu'à savoir à peine lire et écrire...".

Saint-Simon n'en insiste pas moins sur son courage (affaire du Pas de Suze), sa capacité de décision (après la défaite de Corbie), son inventivité et sa constance (travaux du siège de la Rochelle, construction de la fameuse digue). Le malheur de Louis

XIII vient, d'après Saint-Simon qu'on exagère l'importance de Richelieu dans certains événements où le roi avait pris une part décisive et aussi du fait même de l'éclat du règne de Louis XIV et de ses hagiographes. Quand Saint-Simon rédige trois pages sur Louis XIII, le "roi Juste" pour un recueil de médailles à la gloire de Louis XIV, édité par Toureil et Dacier, on finit par les refuser car "ces messieurs furent effrayés" par la comparaison possible entre les deux règnes, au profit sans nul doute du père !

Mais au-delà de cette possible réhabilitation du rôle politique, on doit rappeler les difficultés psychologiques du roi.

A partir de 1610, les deuils et les séparations vont le frapper durement, avec son père, mais aussi parmi ses frères et compagnons de jeu. La régence de Marie de Médicis est une période d'humiliation. Lui qui s'était préparé très jeune à son métier de roi est éloigné des affaires. On imagine la rancœur que ce jeune homme ombrageux, soucieux de ses prérogatives depuis l'enfance, pouvait éprouver. D'autant qu'il n'a plus à ses côtés sa sœur Elisabeth, partie se marier en Espagne avec Philippe IV. L'arrivée un peu plus tard de la petite infante, Anne, ne comble pas ce manque et crée de nouvelles difficultés psychologiques. A l'automne 1616, le jeune roi est insomniaque, asthénié, déprimé. La conquête du pouvoir après l'assassinat du Maréchal d'Ancre apaisera sans doute une partie de ses blessures d'amour propre mais l'homme demeurera taciturne, scrupuleux, incapable d'accéder au bonheur de vivre ; néanmoins il fera son métier de roi avec conscience et modestie.

BIBLIOGRAPHIE

CHATEAU J. éd. - La psychologie de l'enfant en langue française, Privat, Toulouse 1979

CUREAU DE LA CHAMBRE. Les caractère des passions. Rocolet P., Paris, 1661, 5 vol.

DEMAUSE L. The history of Childhood. The psychohistory Press, Atcom, New York, 1974

DESCARTES R. Traité des passions (1649) in : *Œuvres et Lettres*. Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Paris, 1966

FOISIL M. Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII. Fayard, Paris, 1989, 2 vol.

SAINT-SIMON. Mémoires. Bibliothèques de la Pléiade, NRF, Paris

SUMMARY

Héroard diary

Heroard diary is a precious document to appreciate how a physician ot the 17th century could perceive affective and emotional evolution of the little royald child.

This document is probably sole in the history of childhood phsychology.